ÉCHOS

Le *Canada* poursuit la publication, commencée il y a quelque temps, d'une suite d'écrits pleins de verve et d'intérêt, sous le titre de *Nos défauts*, et la signature anonyme de *Paul Petit*. C'est une critique habile et délicate, autant que vraie, de nos mœurs et de nos habitudes. On y reconnaît la touche d'une plume supérieure, tant au style qu'au caractère des observations. La série pourrait paraître en brochure avec avantage et être ainsi répandue dans le public. On attribue la paternité de ces articles à M. Benjamin Sulte.

* *

L'imbroglie comico-tragique du Maine s'est terminée par le triomphe des républicains. Les démocrates se sont soumis à la décision de la Cour Suprême, bien que cette décision fût manifestement injuste. C'est la seconde fois depuis trois ans que leur parti est victime d'une comédie de ce genre et qu'il donne l'exemple d'une pareille modération. Il est probable qu'il n'en sera pas mieux récompensé cette fois que lors de l'escamotage électoral de M. Hayes nommé président par les huit juges républicains du célèbre tribunal de Washington. Les démocrates sont de bonnes âmes; ils ne sont pas de force à se mesurer avec leurs ruses concurrents. Les républicains, à leur place, n'eussent cédé ni dans le cas du Maine, ni dans celui de Washington. Ils eussent tenu bon, au risque d'ébranler la constitution dont ils se moquent. Il sera curieux de voir comment ces habiles compères vont s'y prendre l'automne prochain pour souffler encore la présidence aux démocrates.

* *

Dans son discours au grand banquet du 27 novembre, à Ottawa, sir John, répondant à cette question: Qui a eu le premier l'idée de la Confédération? s'exprimait ainsi:

"Personne, c'est-à-dire tout le monde. Cette idée semblait toute naturelle, elle avait pris de l'importance graduellement, s'était imposée peu à peu et avait été longuement mûrie avant d'être formellement adoptée comme programme."

Si aucun de nos hommes politiques ne peut réclamer le mérite d'avoir eu la primeur de l'idée de la Confédération, toutefois l'honneur d'en avoir tracé le plan appartient incontestablement à M. J. C. Taché, dont la brochure, publiée en 1854, alors que la question d'une fédération commençait à s'agiter, semble avoir servi de modèle aux auteurs de la constitution dix ans plus tard. M. Tassé vient de faire ressortir ce fait par des citations et des comparaisons dans une courte étude sous forme de réponse aux avancés de certains journaux du Haut-Canada qui refusaient de rendre justice à qui de droit sur ce point. On est étonné de retrouver des chapitres de l'ouvrage de M. Taché presque intacts dans l'acte fédéral. Le savant écrivain et politique avait prévu et précisé d'avance, avec le professeur de vues d'un homme d'Etat consommé, les conditions d'existence et d'organisation du régime actuel; et le plus beau triomphe que pouvait souhaiter un esprit comme le sien, était bien, ainsi que le dit M. Tassé, de voir son projet de constitution, après de longs débats, accepté définitivement dans presque tous ses détails par les fondateurs de la Confédération. C'est un titre de gloire qu'on ne saurait contester à M. Taché et que les écrivains les moins renseignés sur notre histoire canadienne ne peuvent refuser de lui reconnaître lorsque les faits sont ainsi placés sous leurs yeux.

A. G.

AVIS POUR LES FÊTES.—Si vous voulez faire de jolies étrennes n'oubliez pas de faire une visite au magasin de Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, vous y trouverez un beau choix de catins et de jonets d'enfants de tous genres et de toutes espèces, au prix du gros, et un grand assortiment de marchandises de gros: CHAPEAUX, PLUMES, FLEURS ET RUBAN.

On y fait les robes et manteaux avec élégance et sans délais. Rappelez-vous Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, entre les rues Sangais et St-Denis.

MÉMOIRES DE Mme DE RÉMUSAT

On trouve dans ces mémoires qui font tant de bruit une foule de choses intéressantes. Voici, par exemple, ce qu'elle dit des rapports de Napoléon avec ses maréchaux:

Je crois pouvoir affirmer que l'empereur n'aimait aucun de ses maréchaux. Il disait assez volontiers du mal d'eux, et quelquefois du mal assez grave. Il les accusait tous d'une grande avidité, qu'il entretenait à dessein par des largesses infinies. Un jour, il les passa en revue devant moi; il prononça contre Davout cette espèce d'arrêt dont je crois avoir déjà parlé: "Davout est un homme à qui je puis donner de la gloire, il ne saura jamais la porter." En parlant du maréchal Ney: "Il y a, disait-il, en lui une disposition ingrate et factieuse. Si je devais mourir de la main d'un maréchal, il y a à parier que ce serait de la sienne." Il m'est resté, de ses discours, que Moncey, Brune, Bessières, Victor, Oudinot ne lui apparaissent que comme des hommes médiocres, destinés pour toute leur vie à n'être que des soldats titrés; Masséna, un homme un peu usé, dont on voyait qu'il avait été jaloux. Sout l'inquiétait quelquefois. Habile, rude, orgueilleux il négociait avec son maître, et disputait ses conditions. L'empereur imposait à Augereau, qui avait plus de rusticité que de vraie fermeté dans les manières. Il connaissait et blessait assez impunément les prétentions vaniteuses de Marmont, ainsi que la mauvaise humeur habituelle de Macdonald. Lannes avait été son camarade; quelquefois ce maréchal voulait s'en souvenir; on le rappelait à l'ordre avec ménagement. Bernadotte montrait plus d'esprit que les autres, il se plaignait sans cesse, et, à la vérité, il était souvent maltraité.

Toutesfois la manière dont l'empereur contenait, satisfaisait ou choquait impunément des hommes si altiers, si enflés de leur gloire était fort remarquable. D'autres diront avec quelle habileté il sut les employer à l'armée, et comme il tira d'eux de nouveaux rayons pour sa gloire en s'emparant de la leur, et sachant très réellement se montrer supérieur à tous.

LES FEMMES A LA COUR DE NAPOLÉON

Je n'aurai pas beaucoup à conter des femmes de cette époque. Bonaparte répétait souvent ces paroles: "Il faut que les femmes ne soient rien à ma cour; elles ne m'aimeront point, mais j'y gagnerai du repos." Il tint parole. Nous ornions ses fêtes, c'était à peu près notre seul emploi. Cependant, comme la beauté a des droits pour n'être jamais oubliées, il me semble que quelques-unes de nos dames du palais méritent qu'on les indique ici. Mme de Motteville, dans ses Mémoires, s'arrête quelquefois pour signaler les plus belles femmes de son temps, je ne veux pas passer sous silence celles du mien.

A la tête de la maison de l'impératrice se trouvait madame de la Rochefoucauld. C'était une petite femme contrefaite, point jolie, mais dont le visage ne manquait pas d'agréments. Elle avait de grands yeux bleus, ornés de deux sourcils noirs qui lui allaient très bien; de la vivacité, de la hardiesse et de l'esprit de conversation; un peu de sécheresse, mais, au fond, de la bonté, de l'indépendance et de la gaieté dans l'esprit. Elle n'aimait ni ne haïssait personne à la cour, vivait bien avec tous, ne regardait sérieusement à rien. Elle pensait avoir fait honneur à Bonaparte en entrant dans sa cour, et, à force de le dire, elle vint à bout de le persuader, ce qui fit qu'on eut pour elle des égards. Elle s'occupait beaucoup du soin de réparer sa fortune, qui était fort délabrée; elle obtint plusieurs ambassades pour son mari, et maria sa fille au cadet des princes de la maison Borghèse. L'empereur trouvait qu'elle manquait de dignité, et il n'avait point tort; mais il éprouvait quelque embarras devant elle, parce qu'elle lui répondait assez vertement, et qu'il n'avait nulle idée du ton qu'il faut conserver avec une femme. L'impératrice la craignait un peu; sa légèreté habituelle avait comme une sorte de nuance impé-

rieuse. Elle conserva, au milieu de cette cour, une grande fidélité à d'anciens amis qui avaient des opinions opposées, si ce n'est aux siennes, du moins à celles qu'on devait lui supposer, vu le rang qui la décorait. Elle était belle-fille du duc de Liancourt; elle a quitté la cour au moment du divorce; elle est morte à Paris, depuis la Restauration.

Madame de la Valette, dame d'atours, était fille du marquis de Beauharnais. La petite vérole, qui avait un peu gâté son teint, lui laissait encore un visage agréable, quoiqu'il eût peu de mouvement. Sa douceur tenait de la nonchalance; une petite pointe de vanité courte la préoccupait souvent. Son esprit avait peu d'étendue, sa conduite était régulière. Comme dame d'atours, elle n'exerçait aucune fonction, parce que Mme Bonaparte ne voulait point qu'on se mêlât de ce qui concernait sa toilette. En vain, l'empereur voulait exiger que Mme de la Valette réglât les comptes, ordonnât les dépenses, se mit à la tête des achats; il fallait céder sur ce point, et renoncer à apporter de l'ordre dans tout cela. Mme de la Valette ne sentait pas la force de défendre, à l'égal de sa tante, les droits de sa place. Elle se bornait donc à remplacer Mme de la Rochefoucauld, quand la maladie éloignait celle-ci de la cour. Tout le monde sait ce que le malheur et l'amour conjugal ont développé en elle de courage et d'énergie.

En tête des dames du palais, on mettait Mme de Luçay, comme la plus ancienne de toute. En 1806, elle n'était déjà plus de la première jeunesse. C'est une douce et simple personne, de même que son mari, qui fut préfet du palais. Elle a marié sa fille au fils du cadet du comte de Ségur, et l'a perdue depuis.

Mon nom arrivait ordinairement après. J'ai envie de me dessiner un peu moi-même; je crois que je dirai assez bien la vérité. J'avais vingt-trois ans, quand j'arrivai à cette cour. Je n'étais point jolie, cependant je ne manquais pas d'agréments. La grande pureté m'allait bien, mes yeux étaient beaux, mes cheveux noirs, mes dents belles, mon nez et mon visage trop forts pour une taille assez agréable, mais un peu petite. Je passais à la cour pour une personne d'esprit, c'était presque un tort. Au fait, je n'en manquais point, non plus que de raison; mais il y a beaucoup dans mon âme, et un peu dans ma tête, un certain degré de chaleur qui précipite mes paroles et mes actions, et me fait faire des fautes qu'une personne, moins raisonnable peut-être, et plus froide, éviterait. On se trompa assez souvent sur moi à cette cour. J'étais active, on me crut intrigante. J'étais curieuse de connaître les personnages importants, on me taxa d'ambition. Je suis trop capable de dévouement aux personnes et aux choses qui me paraissent droites, pour mériter la première accusation, et ma fidélité à des amis malheureux répond à la seconde. Mme Bonaparte se fit un peu plus à moi qu'à une autre, elle m'a compromise; on s'en aperçut assez vite, et personne ne m'envia beaucoup l'avantage onéreux de ses confidences. L'empereur, qui commença par m'aimer assez, eut plus d'inquiétude. Je ne tirai guère parti de cette bienveillance. Ce sentiment toutefois me flattait, et m'inspira de la reconnaissance; je cherchai à lui plaire tant que je pouvais. Dès que je fus détrempée sur son compte, je reculai; la feinte est absolument hors de mon caractère.

J'apportai à la cour un trop grand fonds de curiosité. Cette cour me paraissait un théâtre si étrange, que je regardais attentivement, et que je questionnais pour me rendre compte. On pensa souvent que c'était pour agir; dans les palais, on n'a croit à aucune action *gratis*. Le *cui bono* s'y répète sur tous les tons.

Le mouvement de mon esprit m'a bien aussi exposée quelquefois. Il ne manquait cependant pas d'ordre, mais j'étais fort jeune, très naturelle parce que j'avais été très heureuse; rien en moi n'était encore assez posé; et mes bonnes qualités m'ont quelquefois nuï comme mes défauts. Au milieu de tout cela, j'ai trouvé des gens qui m'ont aimés et à qui, sous quelque ré-

gime que je me trouve, je conserverai un tendre souvenir. Un peu plus tard, je finis par souffrir de mes espérances trompées, de mes affections déçues, des erreurs de quelques-uns de mes calculs. De plus, ma santé s'altéra; je fus fatiguée de cette vie agitée, dégoûtée de ce que j'entrevois désenchantée sur les hommes, éclairée sur les choses. Je m'éloignai, heureuse de retrouver dans mon intérieur des sentiments et des jouissances qui ne me trompaient point. J'aimais mon mari, ma mère, mes enfants, mes amis; je n'eusse point voulu renoncer à la douceur de leur commerce; je gardai au travers des devoirs si nombreux et si puérils de ma place, une sorte de liberté. Enfin, on s'aperçut trop quand j'aimais et quand j'avais cessé d'aimer. C'était la plus haute maladresse dont on pût se rendre coupable envers Bonaparte. Ce qu'il craignait le plus au monde, c'est que près de lui on exerçât, on apportât seulement la faculté de le juger.

Mme de Canisy, née à Canisy, petite-nièce de M. de Brienne, ancien archevêque de Sens, était parfaitement belle, quand elle prit à cette cour. Grande, bien faite, avec des cheveux et des yeux fort noirs, de jolies dents, un nez aquilin et régulier, le teint un peu brun, et animé, sa beauté avait quelque chose d'imposant, même d'un peu altier.

Mme Maret était très belle; son visage régulier était aussi fort joli. Elle paraissait vivre en grande intelligence avec son mari. M. Maret lui a soufflé une partie de son ambition. J'ai rarement vu une vanité plus naïve et plus inquiète. Elle se montrait jalouse de toute privauté, ne tolérait la supériorité de rang que chez les princesses. Née obscurément, elle ambitionnait les distinctions les plus élevées. Quand l'empereur accorda le titre de comtesse à toutes les dames du palais, Mme Maret fut comme humiliée de cette puité; elle s'entêta à ne point porter ce titre, et demeura simplement Mme Maret, jusqu'au moment où son mari obtint le titre de duc de Bassano. Elle et Mme Savary furent les femmes les plus élégantes de notre cour. La dépense de leur toilette, dit-on, passa la somme de cinquante mille francs par an. Mme Maret ne trouvait point que l'impératrice la distinguât assez des autres; elle se ligua souvent avec les Bonapartes contre elle. On la craignait et on se défiait d'elle avec assez de raison. Elle redisait une foule de choses qui, par son mari, arrivaient à l'empereur et qui nuisaient beaucoup. Elle et M. Maret eussent voulu qu'on leur fit une véritable cour, et bien des gens se prêtèrent à cette fantaisie. Comme je me montrai assez loin d'y vouloir consentir, Mme Maret me prit en éloignement et elle m'a suscité un assez bon nombre de petites traverses.

PAS DE TRÈVE

Pendant que, à cette époque de l'année, le commerce est partout sans vigueur, et que les marchands en général s'occupent d'inventaires et de règlements de comptes, la maison DUPUIS FRÈRES est encombrée d'une foule toujours renaissante qui va y examiner le magnifique stock de banqueroute de Messieurs Jolicoeur et frères que cette maison vient d'acheter à 50 par 100 de moi us que ce qu'il a coûté à ses premiers propriétaires.

Messieurs Jolicoeur et frères n'ayant ouvert leur magasin sur la rue Sainte-Catherine qu'au printemps dernier, il est facile de voir que les marchandises provenant de leur banqueroute sont encore toutes fraîches.

La maison DUPUIS FRÈRES se trouvant par cette dernière transaction avec un fort excédant sur les besoins de son assortiment, elle sera forcée de laisser partir ces marchandises à des prix insignifiants afin de faire place pour l'importation du printemps.

La liste de quelques-unes de ces marchandises indiquant les prix primitifs et les prix réduits, est maintenant en distribution dans toute la ville.

Lecteurs, ne perdez pas de si rares avantages. Allez sans retard faire vos achats chez

DUPUIS FRÈRES,

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Auberst, aux deux boules noires, Montreal.